

laque de  
journal  
Edition  
Charlot  
1944

Asperia Magazine 25 Décembre 44

# LE FRONT *de l'esprit*

## Gide et son journal

Par Pierre GRENAUD

**S** la critique osant approcher ces « Pages de journal », approfondit dans leur « itinéraire intellectuel » une pensée lumineuse ou faite de l'esprit, pour la mettre à la portée de ses lecteurs, doit marquer une hésitation et peut craindre une incertitude, il s'estimera cependant payé d'avoir pu mêler ses pas à ceux de l'auteur sur le chemin de vérité qu'il nous trace. Telle s'avère la richesse, autant que le mérite de ces pages, suite du magnifique « Journal » de l'auteur des Nourritures terrestres qui nous situe avec exactitude et franchise des événements encore si proches que nous avons le droit de nous y attarder, pour en cueillir les fruits.

Ce sont bien les pages de 1939 et 1940 au ton volontairement réservé qui nous émeuvent le plus. La figure courageuse de Gide se détache sur un fond de pénétrante observation, le caractère prend du relief qui ne cherche point à s'isoler de notre détresse, mais s'y incorpore de toute sa fidélité, la soutient d'une pensée sereine à laquelle se retrouve l'indéfectibilité de la pensée française. Où aurait-elle pu trouver, non un refuge, mais sa défense, mieux que dans cette force méditative que confère à l'un des meilleurs juges de nos lettres et de notre humanité son légitime souci d'introspection, avec son inventaire d'idées où les réflexions, les missions d'aujourd'hui transmettront la chaleur et la foi de demain. Ainsi à la banalité de nos pensées quotidiennes se substitue l'élévation d'une intelligence que n'effarouche pas la faiblesse, mais qui tend avidement vers l'effort. Et c'est un bel enseignement que nous offre cet esprit « trop curieux encore, trop gourmand », nous assure-t-il, mais qui nous révèle ses recherches, nous fait partager ses gourmandises intellectuelles. Quelle splendide récolte est là enoncée ! Comment s'en étonner quand un pareil travail justifie la remarque déjà faite par Jules Lemaitre, et en explique la valeur. « Se regarder vivre est bon : mais, après qu'on s'est regardé, fixer sur le papier ce qu'on a vu, s'expliquer, se commenter (à moins d'y mettre l'adorable bonne grâce de Montaigne) ; se mirer longuement chaque soir, commencer ce travail à dix-huit ans, et le continuer toute sa vie, cela suppose une manie de constatation, si je puis dire, un manque de paresse, d'abandon et d'insouciance, un goût de la vie, une énergie de volonté et d'orgueil qui me dépassent infiniment. » Je ne crois pas que la mission de Gide soit autre que celle du goût courageux de la vie que nous laissent ses lignes où nous retrempons nos volontés, et qui redonnent à notre existence un nouveau rythme.

Comment interpréter fidèlement la méditation de Gide, dans sa richesse et sa variété, autrement qu'en soulignant les repères fixant la route vers laquelle il nous dirige, à travers des sentiments d'une telle délicatesse qu'ils s'intègrent aux nécessités de notre vie, comme un indispensable ornement, au milieu des rappels littéraires pleins de charme et de finesse, le besoin de reprendre contact avec ce qu'il y a d'humain dans notre monde classique, tous éléments qui nous obligent à mieux nous sentir et nous juger. Quelle merveilleuse recette d'équilibre dégage cet entretien de l'auteur avec lui-même, mais quelle force aussi pour ceux qui veulent penser. Il y a des perspectives d'enrichissement, une fierté dans le dépouillement voulu d'une âme, et cependant des poussées de foi surmontant une déception plus souvent que des défaillances, comme dans l'aveu suivant : « Longue suite de jours où l'âme accepte de vivre dans la distraction et ne fait plus effort pour se rapprocher de Dieu » Voilà la seule

observation d'une journée, mais le lendemain la pensée se précise et s'amplifie. « L'on ne peut se rapprocher de ce qui est partout ; de ce qui ne devient Dieu qu'en nous-même. Il s'agit bien plutôt d'une transparence de l'âme, qui nous permet de le sentir. Cet état de communion, le grand nombre des hommes ne le connaît point ; mais il apporte à l'âme, à tout l'être, une fidélité si parfaite, que l'âme reste inconsolable pour l'avoir une fois compris, puis s'en être laissé dessaisir. » L'horizon s'est éclairé. L'esprit a retrouvé sa grandeur après « les étapes d'un lent acheminement vers la lumière ». Voilà un exemple d'approfondissement dans le déroulement monotone des jours, une victoire spirituelle sur la lassitude.

Tout nous plait dans ces pages où nous entraîne Gide, par une morale si simplement proposée qu'elle paraît familière à notre liberté, un accès aux lettres avec la perspicacité de jugement où se développe la culture du grand critique, bref une correspondance d'idées qu'il nous soumet dans le but d'enrichir notre vitalité. Tout est matière à remarques pertinentes, et non à pure dissertation, qu'il nous parle d'Eckermann où il admire « cet affleurement continu d'une sagesse souriante », si conforme à ses goûts et à sa méthode, de son commerce avec Goethe, de Nietzsche ou de Kafka, qu'il aborde Steinbeck et Thomas Mann, chaque note prolonge son écho, garde sa résonance. Tant de dignité, de fidèle représentation d'un esprit dont l'âge stimule les facultés de connaissance complètent notre besoin de vérité. « Seul l'art m'agrée, parti de l'inquiétude, qui tend à la sérénité », écrit-il. Dans le contact des grands classiques, à combien de découvertes, de fructueuses explorations sommes-nous conviés par l'auteur de « Attendu que » qui déjà nous a livré une pensée concentrée, et nous promet ainsi le secret d'une élévation. Enfin rien n'est plus beau que ce tableau de Valéry que l'amitié éclaire de touches exquises, fait de sensible et digne admiration, et dont les traits reflètent la rectitude de l'esprit français.

Nous avons dit bien peu, et très mal, sur la richesse de ces feuillets qui absorbent nos soucis, et où grandit notre espérance. Seul, l'auteur eût pu dire davantage. S'il a voulu nous associer à ses confidences, mettre à notre hauteur sa pensée, ce n'est pas par goût de la parade ni d'un hautain repliement, à la façon de Chateaubriand exactement jugé par lui, c'est par nécessité de déconter la vérité, mais aussi de dépasser l'événement lequel n'a de sens que celui d'une confrontation avec nous-mêmes qui oblige notre esprit à « s'engager ». « Aimer la vérité, dit-il, c'est ne consentir point à « laisser assombrir par elle. » Ainsi l'œuvre est-elle étayée par une solide layouté : c'est un édifice dont le bon sens constitue la meilleure garantie spirituelle, et où nous autorisons à pénétrer les nuances d'un fertile jugement.

« Il me faut réapprendre la solitude », souligne Gide. Écoutons cet appel à la méditation contre l'emprise d'une action dont les puissances de destruction ont égaré notre mesure humaine. Bien qu'ait été souvent et injustement décrié un tel genre littéraire pour son complaisant étalage, notre époque l'approuvera, car des pensées exilées reviennent à la lumière. Oui, il nous faut adhérer à la méditation, comme la mousse s'attache à l'arbre et le protège contre les intempéries, pour résister à la médiocrité. Le combat de demain sera gagné par ceux qui, dans le travail du recueillement, auront atteint les joies de l'esprit où s'épanouira la volonté de vivre.

(1) Chez Charlot.